

Nous n'avons pas connu Michel Foucault. Nés l'un et l'autre en 1968, nous avons seize ans à peine quand il est mort : trop jeunes pour avoir suivi ses cours au Collège de France, pour avoir remarqué ses dernières interventions publiques, pour avoir perçu et mesuré qu'une époque se refermait sur sa disparition. Cette époque, après tout, était celle où nous avons grandi, et nous n'en connaissons pas d'autre ; les années 1970, d'être nées en même temps que nous, nous semblaient comme de juste éternelles au moment précis où (cela ne deviendrait que trop clair plus tard) elles achevaient de finir et se trouvaient violemment repoussées dans l'histoire. Nous sommes passés à côté de la vie de Michel Foucault, à côté de sa mort, son âge et le nôtre se sont manqués comme on se croise. Nous étions occupés ailleurs. Nous sommes de la génération d'après.

Lorsque, étudiants au début des années 1990, nous sommes partis en quête de cette silhouette aperçue du coin de l'œil, c'est dans un grand silence que nous l'avons cherchée. Foucault n'était pas seulement mort de manière brutale, on avait décidé d'enterrer avec lui sa pensée. Il fallait en finir avec ce trublion, avec cette figure inclassable et politiquement suspecte. Il ne devait pas y avoir « d'après Foucault », parce que l'événement-Foucault était réputé nul et non avvenu, ne faisant ni scansion, ni histoire. Des années plus tôt, déjà, Jean

D'APRÈS FOUCAULT

Baudrillard avait appelé à l'oublier ; désormais, Luc Ferry et Alain Renaut le traitaient d'imposteur aveugle (n'avait-il pas été jusqu'à croire qu'en Iran, quelque chose s'était passé lors de la chute du shah ?), cependant qu'ailleurs on y voyait une menace pour la discipline historique. L'époque était à la République, à l'analyse logique, aux charmes consensuels de la communication ; la pensée critique, redevenue sagement kantienne, n'enseignait plus qu'à justifier l'existant en se gardant d'aller trop loin. À l'influence de Foucault, la nouvelle configuration intellectuelle française opposait une défense circulaire : n'en parlant pas, ne lisant pas ses textes ni n'engageant les étudiants à travailler sur eux, elle accédait du même coup l'idée qu'il n'y avait rien à en dire, rien là qui vaille d'être travaillé et lu – donc, qu'il était raisonnable de s'en détourner, et ainsi de suite à l'infini. On n'établissait pas la fausseté de l'approche archéologique ou généalogique ; on se contentait de faire passer en-dehors de celle-ci le tracé des méthodes, des auteurs et des œuvres qui (selon une expression de *L'Ordre du discours*) sont « dans le vrai ». L'Université pesait de tout son mutisme dans la balance de l'oubli. Il fallait tirer par la manche tel professeur, *circa* 1990, pour qu'il réponde du bout des lèvres : « au fond, de Foucault, il ne restera pas grand-chose. »

Mais il y avait ses livres. Nous avons lu ses livres ; nous les avons lus dans le désordre, *La Volonté de savoir* avant *l'Histoire de la folie*, *L'Ordre du discours* avant *Les Mots et les Choses*, celui-ci parce qu'il traitait du langage en des termes bien différents de la philosophie analytique depuis peu dominante, y introduisant l'événement, la politique et l'histoire, celui-là parce qu'il instituait un simple règlement scolaire en source historique, parce

AVANT-PROPOS

qu'il prenait soudain au sérieux le discours des perdants. Nous avons découvert sa voix sur des enregistrements alors déposés à la bibliothèque du Saulchoir, entourés de dominicains en robe blanche. Sa diction était si nette et articulée, pour un discours si mouvant dans le fond, que sa voix ressemblait à ces coupes géologiques où les couches supérieures recouvrent d'une surface dure, mince et friable la dérive de grandes nappes brûlantes, et se plissent sous leur poussée. Il y avait là une leçon : on pouvait être rigoureux sans savoir d'avance ce qu'on allait conclure. Poursuivant sur cette lancée, nous avons aperçu son visage rieur sur des photographies, pris connaissance de ses interventions, retenu de son actualité ce qu'en livraient les archives, de son parcours ce que disaient les biographes. Et puis, nous sommes allés suivre les enseignements de certains de ses lecteurs privilégiés. Loin des tribunes et des chaires en vue, ils travaillaient avec cette œuvre en morceaux, ils en usaient en solitaires sur des objets inédits. Alors que Foucault était mis au ban, ces quelques-uns nous encouragèrent.

C'est aussi qu'évacué du débat intellectuel, Foucault ne cessait pour autant de hanter l'actualité ; au détour de chaque chemin, on butait littéralement sur les questions par lui posées, au point que, par une sorte d'évidente nécessité, nous nous trouvions régulièrement à puiser dans cette pensée plus ou moins ostracisée nos outils principaux de pensée. En fait, si le travail de passeur qu'opéraient Michelle Perrot dans le champ historique, ou Pierre Macherey dans le champ philosophique, nous semblait essentiel et appelé à être prolongé, c'est que cette pensée se télescopait, au-dehors, avec les transformations à l'œuvre dans la période que nous traversions.

D'APRÈS FOUCAULT

Toute la décennie des années 1990 fut marquée de cette présence. Le mouvement de lutte contre l'épidémie de sida fut l'un des lieux où la figure de Foucault était discrètement centrale. Elle semblait, en fait, y occuper deux foyers assez nettement distincts, en ellipse : d'un côté, la mort du penseur s'inscrivait dans la série des événements qui qualifiaient l'époque ; elle contribuait à faire de la lutte contre le VIH, quelle que soit par ailleurs la proximité que l'on pouvait entretenir avec la maladie et ceux qu'elle frappait, la cause et la question les plus contemporaines – à la fois urgence et horizon tels qu'on ne pouvait s'en détourner sans renoncer à se saisir de son temps et de soi-même. D'un autre côté, la lutte contre l'épidémie rencontrait au cœur de la relation médicale des enjeux de pouvoir/savoir poussant leurs ramifications très loin dans la société, et obligeait à se ranger moins du côté des opprimés ou des exploités que des « anormaux » : toutes questions pour lesquelles Foucault fournissait des outils directement mobilisables. Plus que des repères historiques, *La Volonté de savoir* ou *Naissance de la clinique* proposaient des façons de problématiser ce qui était en train de se passer, pour produire un diagnostic et agir. Curieusement donc, l'œuvre de Foucault aidait à combattre sur les plans social et politique la maladie dont il était mort, sans pourtant (et heureusement) que cette superposition ne cristallise jamais en une seule et unique figure, sans que tout cela se mette à faire symbole, comme si la mort du philosophe pouvait conférer un surcroît d'authenticité à son œuvre, ou comme si son œuvre pouvait héroïser cette mort. Demeurait, tenant ces deux plans à distance l'un de l'autre, la claire conscience d'une coïncidence. Ce déboîtement fut un aide-mémoire : si, pour ceux qui entou-

AVANT-PROPOS

raient Foucault, sa disparition fut un moteur important de leur engagement, pour nous qui n'étions pas ses proches, l'absence de lien direct entre sa vie ou sa mort « privées » et la pertinence de ses travaux venait rappeler, si nécessaire, que le VIH n'était pas une affaire de destin et de sens, mais de hasard et de combat.

Le champ pénitentiaire fut un autre de ses lieux ; la prison avait cessé d'être un objet politique en cette fin des années 1980 ; elle était sortie, l'air de rien, du champ de l'actualité au terme du ministère Badinter, après des actes aussi forts que la suppression du costume pénitentiaire et surtout l'abolition de la peine de mort. La gauche comme les intellectuels oublièrent la prison alors qu'elle était renforcée plus que jamais dans ses fonctions – désormais des hommes pourraient être condamnés à des peines de perpétuité sans possibilité de sortie. On avait loué *Surveiller et punir*, on pouvait désormais l'oublier. Foucault avait été un excellent guide dans les réformes, pour limiter le disciplinaire, essayer d'en restreindre les excès, rendre plus humains les lieux d'enfermements. La force du livre des peines, lu comme un livre humaniste, avait été neutralisée. Or, au début des années 1990, la prison revint brusquement sur le devant de la scène et un autre Foucault avec elle. L'épidémie de sida ne s'était pas arrêtée devant les hauts murs, elle avait explosé en détention. Certains cherchèrent à imposer un dépistage obligatoire, voulurent isoler les détenus contaminés... On découvrait que l'on savait peu de choses sur ce qui se passait en détention : qui y allait ? Comment on y vivait ? Quelles sexualités on y avait ? quels stupéfiants y circulaient ? Foucault fut l'un des précieux recours pour les associations et les militants qui voulaient agir. C'est un Foucault

D'APRÈS FOUCAULT

minoré qui intervint ; celui du Groupe information sur les Prisons, qu'avait animé le philosophe en 1971-1972. Ce Foucault-là, celui de l'enquête-Intolérable dans vingt prisons¹, ou des combats contre le casier judiciaire, était cantonné à une iconographie foucauldienne aussi héroïque qu'imprécise. Le travail du GIP vint nourrir la réflexion et les moyens de sortir du piège humaniste, afin de repolitiser la prison à travers ce problème de santé publique. Il ne s'agissait pas de plaquer anachroniquement ce savoir-faire sur des situations différentes mais de faire travailler ses analyses : ainsi, partir de l'expérience des détenus et produire un savoir collectif. Faire de la prison non un point périphérique mais un lieu stratégique. Aussi est-ce vers ce corpus foucauldien, magistralement révélé par la publication des *Dits et Écrits*, que beaucoup se tournèrent, découvrant un autre rapport théorie/pratique. Sans doute, la radicalité des positions de Foucault et des militants du GIP ne fut-elle pas pour déplaire. Les années Mitterrand ne finissaient pas de nous anesthésier, les accents libertaires de certaines de ses interventions firent mouche. Foucault réveilla l'autre gauche.

Autre front où la lecture semblait se prolonger d'elle-même : celui des politiques d'immigration et des oppositions qui s'y sont affrontées. On disait dans les années 1970, et pour en appeler à l'initiative des masses, que « les structures ne descendent pas toutes seules dans la rue » ; en 1993 ou 1996, pourtant, avec les lois Pasqua ou l'occupation de Saint-Bernard, le lecteur de *Surveiller et punir* ou de « La vie des hommes infâmes » avait l'impression étrange qu'il lui suffisait de lever la tête pour voir les signes imprimés qu'il venait de quitter s'inscrire

1. *Enquête dans vingt prisons*, Paris, Champ libre, coll. « Intolérable », n° 1, 28 mai 1971

AVANT-PROPOS

ici dans le code juridique, se presser là aux portes des églises. La multiplication des lois sur l'immigration, la nationalité et le séjour des étrangers marquait en effet bien autre chose qu'un « durcissement » : une véritable colonisation des catégories juridiques par la rationalité disciplinaire, dans des textes conçus non pour poser un cadre général qu'infléchirait, plus tard et par en dessous, tel ou tel règlement, mais pour aménager une série de parades particulières et conférer, à cette fin, une marge d'intervention et d'appréciation accrue aux acteurs ordinaires du contre-droit administratif (guichetiers, policiers ou maires chargés d'apprécier la « blancheur » des mariages). Face à une telle politique, le combat des sans-papiers pour faire connaître leur situation et leur simple existence faisait violemment signe à ces hommes infâmes dont Foucault avait pointé l'existence pour le XVIII^e siècle ; avec eux, ceux de Saint-Bernard cherchaient à faire entendre qu'ils n'étaient pas seulement victimes d'une politique d'exclusion, mais bel et bien tenus en deçà de l'histoire. « Archéologie d'un silence » : cette formule de *l'Histoire de la folie* se réactivait à mesure que se révélaient les formes généralisées de l'infamie moderne ; elle s'amplifiait dans la revendication d'un droit à une histoire, à un récit, exigences dont il n'est plus possible aujourd'hui d'ignorer l'importance.

Le recours à Foucault hors de France nous enseigna aussi l'actualité de sa pensée. François Cusset² a bien montré les allers et retours de l'œuvre entre la France et les États-Unis ; pour nous, pourtant, Foucault revint moins d'Amérique du Nord que de l'Est ou du Sud, où la conjoncture politique donnait une pertinence nouvelle à des analyses pourtant produites dans un tout autre

2. *French Theory*, Paris, La Découverte, 2003

D'APRÈS FOUCAULT

contexte. Dans son effort pour se déprendre des divisions qu'introduisait dans la pensée, depuis l'après-guerre, l'affrontement des blocs, la démarche de Foucault avait été marquée par un double soupçon : soupçon envers l'hégémonie du marxisme sur la pensée critique ; mais soupçon symétrique quant à l'évidence du partage entre sociétés « ouvertes » et « totalitaires », tant les dispositifs de pouvoir mobilisés ici et là apparaissent parfois transversaux. La chute du Mur de Berlin donna à cette double défiance une urgence et un sens neufs : en Europe de l'Est comme en Amérique latine, on s'est mis à convoquer la pensée de Foucault pour sortir du marxisme sans renoncer à mener une analyse du pouvoir ; on y a cherché les moyens de poursuivre une pensée critique, dans le contexte de la mondialisation et face aux menaces néolibérales, sans s'inféoder pour autant à un système, et à travers des outils particulièrement adéquats aux contextes post-totalitaires. On mesure mal de Paris, où on tient en trop piètre estime, l'extraordinaire succès de Foucault dans certains pays. À Port-au-Prince, à Bogota en Colombie, à Iasi en Roumanie ou à Kerouan, nous avons été témoins de sa lecture par des syndicalistes, des juristes, des travailleurs sociaux, qui en nourrissent leurs pratiques politiques et professionnelles : joie sans mélange que de voir, à travers ces usages non académiques et non orthodoxes, la métaphore de la « boîte à outils » devenir réalité, et jeter, à rebours, une lumière nouvelle sur le sens des textes eux-mêmes. Se recommander de ces usages peut sembler paradoxal pour justifier nos lectures, lesquelles s'inscrivent plus classiquement dans le champ de l'histoire et de la philosophie. C'est pourtant l'une des plus intéressantes raisons de relire Foucault, y compris en historien et en philosophe : cela revient à se demander ce que les outils enseignent de la boîte.

AVANT-PROPOS

Un dernier chemin, peut-être, nous a reconduits régulièrement à Foucault depuis une dizaine d'années : celui des nouvelles formes, encore indécises, prises par la fonction de l'intellectuel dans le champ social. Foucault avait identifié et encouragé le développement au cours des années 1970 d'une figure nouvelle de l'intellectuel, tel qu'il existait depuis Zola. À partir de l'exemple du physicien Oppenheimer ou de certains médecins (en particulier des psychiatres), il avait mis en évidence l'existence de ce qu'il désignait comme un « intellectuel spécifique », intervenant depuis son champ de compétences propre et soumettant à la critique le jeu de pouvoirs auquel son savoir participait, dans lequel il fonctionnait régulièrement, plutôt que de s'autoriser d'une vérité transcendant par nature le jeu des intérêts particuliers, d'une sagesse de droit pacificatrice. Non que Foucault ait prétendu incarner tout uniment cette nouvelle forme d'intellectualité, comme trop de lectures hâtives le laissent croire : bien plus instable et ambiguë, sa position se situait sur un spectre allant de l'intervention en première personne à l'inscription dans des collectifs d'experts et de militants, jouant tantôt de la célébrité et tantôt de l'anonymat, utilisant les ressources d'une médiatisation naissante pour se faire porte-parole de ceux que l'on refusait d'entendre. En ne cherchant jamais à théoriser ce jeu de déséquilibres, en refusant en particulier de gager la dimension personnelle de ses interventions sur l'autorité de la science (comme le tenterait plus tard, de façon assez précaire, Pierre Bourdieu), Foucault ne s'est pas simplement montré adepte du double jeu : il a indiqué nettement qu'il ne serait plus jamais simple « d'intervenir », qu'il y faudrait chaque fois faire preuve d'inventivité et de sens de la conjonc-

D'APRÈS FOUCAULT

ture, parce que le répertoire était désormais clos des solutions qui jusque-là permettaient d'articuler par avance la prise de parole singulière et les mouvements collectifs, ou la lecture théorique du monde et les engagements ponctuels. Dans l'espace de ce problème, se sont engouffrés durant la dernière décennie tous ceux qui prétendent faire œuvre d'élucidation sans renoncer à prendre part aux événements. Sous la lente agonie des figures de l'intellectuel « à l'ancienne » (dont les anciens nouveaux philosophes fournissent aujourd'hui la pénible illustration), on a assisté à la multiplication de formes militantes de contre-expertise en matière de santé, de droit, d'immigration, d'environnement, de logement ou de régimes d'indemnisation. Du réexamen critique des chiffres avancés par le gouvernement mené par le groupe de statisticiens Pénombre, à la définition de contre-propositions par les collectifs d'intermittents du spectacle, la question n'est plus de savoir si le Vrai peut interrompre la violence des conflits, mais de quelles vérités affrontées ces derniers s'alimentent, comment elles sont produites et comment y porter la critique. Ce, sans que les tensions qui suscitaient, chez Foucault, le recours à des formes plus classiques d'intervention aient pour autant disparu : la question de savoir comment articuler expertise locale et interpellation de l'opinion publique, ou comment lier l'invocation positive des faits et la revendication de valeurs, demeurent urgentes. Il suffit de songer à la manière dont des collectifs d'historiens sont intervenus dans quelques débats récents (à propos des lois mémorielles, ou de la création d'un ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale) pour vérifier que l'oscillation entre l'autorité de la science et l'expertise spécifique, entre le rôle du grand

AVANT-PROPOS

témoin et celui de l'acteur impliqué, entre l'universel et le spécifique donc, demeure un ressort, un problème et une ressource majeurs dans l'invention de nouvelles formes d'intervention politique.

Des prisonniers aux migrants, de la maladie à la politique, de la géopolitique au renouvellement des vieilles questions « que faire ? » et « d'où parlez-vous ? » : venues de ce dehors multiple, quelques raisons portaient ces dix ou quinze dernières années à se mettre à l'école d'une œuvre dont l'Université prétendait avoir perdu le souvenir. Pour autant, si avec d'autres aujourd'hui plus nombreux, nous nous sommes investis dans l'exploration de cette pensée jusqu'à tâcher à notre tour de jouer les passeurs, c'est aussi que sa fréquentation produisait immédiatement sur notre travail, sur la pratique de la philosophie pour l'un, de l'histoire pour l'autre, un extraordinaire effet d'ouverture – elle déverrouillait des espaces, révélait des objets à penser, portait à inventer de nouveaux cadres de recherches.

Sur le plan philosophique, au-delà même des concepts introduits ou des thèses avancées, lire Foucault fut et est encore salubre pour au moins deux raisons, qui tiennent à sa manière de faire, de penser et d'écrire. D'abord, l'exercice de la réflexion ne se sépare pas chez lui d'une série de fréquentations et de frayages : avec la littérature, l'histoire ou les sciences sociales, avec les textes latins ou l'actualité, avec la littérature grise du XVIII^e siècle ou les « reportages d'idées ». Cette contiguïté, sans doute suspecte à une période où la discipline est volontiers tentée de se replier dans les frontières de la *philosophia perennis*, est d'autant plus salubre qu'elle n'obéit ni à une ambition de récapitulation encyclopédique (tant ces corpus semblent convoqués dans un savant désordre), ni

D'APRÈS FOUCAULT

à la simple volonté d'assurer à la philosophie le concours de disciplines plus positives : cette superposition, en palimpsestes, de rationalités multiples ne promet pas que la réflexion s'exercera sur un champ d'objectivité enfin scientifiquement connu et techniquement maîtrisé (à l'image de l'horizon que promettent aujourd'hui les sciences cognitives ou la philosophie de l'esprit) ; elle complique, au contraire, la plénitude supposée des choses, elle les fait apparaître taillés dans une étoffe discursive et historique, sans pour autant atténuer leur proximité urgente. En bref, à qui apprend à penser avec lui, Foucault interdit à la fois de pratiquer une réflexion refermée sur elle-même et de mimer la saisie scientifique de la nature ; il enjoint à s'inquiéter d'un monde qu'entretienne une rationalité impure, et à bricoler les moyens d'une telle vigilance selon le moment, la stratégie et l'occasion.

L'autre vertu de Foucault pour qui tâche aujourd'hui de pratiquer la philosophie touche à la place très particulière qu'occupe, dans ses analyses, la préoccupation politique. Les années 1980 finissantes ont vu la restauration d'une « philosophie politique » de plein droit, affirmant à la fois la légitimité des concepts canoniques de cette discipline (bien commun ou justice, liberté ou droits, république, démocratie) et la possibilité d'en mener une analyse autonome, de constituer le politique comme sphère enfin de nouveau séparée, vis-à-vis de cette masse confuse qu'on nomme « le social » à laquelle la décennie précédente aurait paraît-il consacré une attention exclusive et brouillonne. En ce sens, il faut l'avouer, Foucault est le penseur le moins politique qui soit et l'on serait bien en peine d'identifier sa « philosophie politique », tant ses gestes apparaissent en l'affaire hétérodoxes : d'un côté, il

AVANT-PROPOS

ne cesse de détacher les mots du politique de leurs fondements universels pour en souligner l'émergence historique singulière (ainsi, les derniers cours parus en attestent, le « libéralisme » est-il rapporté, plutôt qu'à la Liberté, à certaines transformations précises dans l'art de gouverner). De l'autre côté, manque chez lui cette coupure, cette séparation qui donne au politique le statut d'un domaine, l'établit dans des frontières sûres, assure sur lui une calme souveraineté à la raison. Ce n'est pas, comme on l'a dit, que chez Foucault « tout soit politique » – pour cela, il faudrait encore qu'il y ait un « tout », ce que l'œuvre ne cesse de démentir et de déjouer, dressée contre la totalisation par sa composition fragmentaire comme par son insistance sur « le hasard, le discontinu et la matérialité ». C'est plutôt que le politique est chaque fois là où on ne l'attend pas, traverse les frontières, affecte les sphères les plus neutres d'un indice de conflit et de partialité, et ne saurait réciproquement se prétendre quitte de certains problèmes, arguant qu'ils échapperaient de droit à sa juridiction. La vigilance philosophique ainsi exigée ne se laisse guère compartimenter.

En histoire, la discipline ne pouvait oublier Foucault : ne l'avait-il pas révolutionnée, selon son collègue du Collège de France Paul Veyne ? Il y avait eu la rencontre de *L'Impossible Prison*, ce dialogue difficile entre Foucault en philosophe et un groupe d'historiens regroupant certains tenants de la micro-histoire et nombre de chercheurs engagés dans son séminaire. Certes, l'incompréhension avait en partie rendu l'échange incomplet mais, et on s'en rendit compte après sa mort, Foucault avait marqué durablement la discipline ; certes, l'histoire des discours qu'il prônait n'avait pas fait école, et l'histoire des représentations était dominante, mais des indices

D'APRÈS FOUCAULT

indiquaient que certains de ses concepts étaient actifs chez ceux qui ouvraient de nouveaux champs d'investigation ; ainsi dans des domaines aussi variés que l'histoire de la culture écrite, celle des femmes, des pratiques de l'intime, ou encore des événements de faible intensité, on travaillait avec Foucault. C'était Michel de Certeau qui avait, juste après la disparition de l'auteur de *l'Histoire de la folie*, invité à son libre usage. Il fallait user de Foucault comme lui traversait les espaces livresques. Sans doute est-ce cette formidable brèche que Foucault avait ouverte, cet espace de liberté dans une discipline historique repliée sur elle-même, défendant sa spécificité, notamment face à la montée d'une anthropologie historique qu'elle jugeait par trop envahissante, qui nous attira. Les concepts de problématisation, de dispositifs, de micro-physique des pouvoirs nourrirent cette autre manière de faire de l'histoire ; certains historiographes comme Roger Chartier reprirent les questions de périodisations jusqu'alors figées. On se mit à discuter la pensée de Foucault non dans la perspective de savoir s'il avait tort ou raison mais pour comprendre en quoi sa pensée pouvait être utile à l'analyse de la question de l'histoire du livre, des corps, du genre... À la croisée de plusieurs de ces champs de recherches, Michelle Perrot fut de celles qui jouèrent ce rôle de « discutante » ; sans concession, l'historienne, à partir d'une lecture suivie de certains de ses livres, permit à toute la *génération d'après* d'entrer dans une œuvre infréquentable. Il s'agissait aussi de défendre une certaine idée de l'histoire, héritière des Annales, qui ne saurait se suffire d'elle-même. Le rapport foucauldien aux sources qui rompait avec la hiérarchie de la documentation en vigueur, son usage élargi du terme d'archives qui faisait la part belle

AVANT-PROPOS

aux imprimés, tout cela a contribué à changer le visage de l'histoire moderne et contemporaine. Avec Foucault, et à sa suite Arlette Farge, entrèrent dans le récit historique des acteurs anonymes, petites gens, « passants » de l'histoire. Toute une population méconnue, avec ses traces, apparut sous la plume des historiens : avec *Le Désordre des familles*, l'infra-ordinaire, une minuscule scène, un geste, une parole devenaient dignes d'être histoire ; ce souci de l'infime qu'Arlette Farge eut alors rencontra l'intérêt contemporain de certains chercheurs pour les écritures ordinaires. Ce que Foucault permettait c'était, grâce à ses analyses des modes de gouvernement, de ne pas rabattre ces pratiques sur du singulier mais au contraire de chercher dans quelle mesure elles participaient d'entreprises de savoir-pouvoir, par exemple. Avec eux, une histoire politique redevenait possible.

De l'ensemble du paysage social et intellectuel qui précède, on sera peut-être surpris de ne trouver dans les chapitres qui suivent qu'un écho indirect, différé. Composés selon l'occasion, en France ou à l'étranger et en l'espace d'une dizaine d'années, cette série de textes d'histoire et de philosophie est peut-être d'abord « d'après Foucault » en ce que nous nous y sommes efforcés, chaque fois, d'éclairer le présent tout en nous refusant à le refléter ou à le prendre pour objet direct de notre investigation. Sans doute avons-nous été marqués, l'un comme l'autre, par cette posture oblique qui conduisait l'auteur de *Surveiller et punir*, soucieux d'intervenir dans une actualité brûlante, à ouvrir son propos ainsi : « Damiens avait été condamné, le 2 mars 1757... » De même sera-t-il question ici de certains points d'interprétation délicats dans les œuvres ou les cours de Foucault,

D'APRÈS FOUCAULT

de certains épisodes précis de sa biographie et du contexte historique auquel il prit part ; mais on aimerait qu'à travers eux s'entende comme en murmure le contexte parfois fort peu académique qui nous y fit songer et travailler. Nous le laissons en blanc, afin que ces textes suggèrent aussi sur le présent de nouvelles vues au lecteur. Pourquoi les publier ensemble ? D'abord parce qu'au carrefour de nos recherches respectives, les étapes de celles-ci semblaient depuis quelque temps se faire signe avec insistance ; entre certains de ces petits écrits s'exerçait dans notre dos une attraction discrète, intéressante comme peut l'être une proximité sur fond de rencontre imprévue, prolongée comme ce qui finit par indiquer une communauté de parcours. Jouant à les mettre en série, nous avons été frappés de la manière dont ces textes nous « faisaient penser » les uns aux autres – il n'y a pas d'expression plus juste, si « faire penser » offre en français le mérite à la fois de souligner une ressemblance, d'introduire une digression sur le mode de l'enchaînement libre et de marquer, parfois, la naissance d'une idée. D'autre part, ce serait ici le moment de dire qu'il est tout naturel d'associer dans ces pages la démarche de l'historien et celle du philosophe, qu'il y a là vis-à-vis d'un auteur « à cheval » sur deux disciplines des points de vue complémentaires. En un sens, pourtant, c'est presque le contraire. Chez Foucault, le rapport entre philosophie et histoire n'est pas de synthèse, il ne s'agit pas de célébrer les noces de l'archive et du concept au profit d'une perspective où le sens et l'événement se trouveraient enfin réconciliés. La relation est au contraire de déstabilisation réciproque : du point de vue archéologique, l'analyse conceptuelle vise avant tout à défaire les évidences ininterrogées de

AVANT-PROPOS

l'histoire positive – continuité et grandes dates, existence « infracassable » de faits dont il suffirait d'établir l'ordre, jeu des oppositions et des influences... À rebours, la généalogie cherche à corroder les universaux dont la philosophie se prévaut (le Sujet ou le Pouvoir, les Mots et les Choses...), à écailler leur majuscule en usant de l'histoire, en bref à « événementialiser ». De même, l'alternance dans ce livre d'approches conceptuelles et historiques ne vise pas à offrir de Foucault un portrait plus complet mais tout autant à laisser jouer d'un chapitre l'autre de légères contestations réciproques, de sorte que chacune de ces esquisses, fuyant vers un horizon un peu différent, désespère le lecteur d'appréhender enfin l'ensemble, le ramène vers cette pensée incomplète, c'est-à-dire vivante. Le léger égarement fait partie du tableau.

Philippe Artières et Mathieu Potte-Bonneville,
juillet 2007